

« Objets trouvés » : Vivre dans un quartier populaire en attendant une rénovation urbaine (Saison 1-Episode 4)

Transcription de la discussion avec Charles Reveillere, diffusion en septembre 2023.

Bonjour et bienvenue à tous et à toutes.

Vous écoutez le Podcast « *Objets trouvés* » du Centre de sociologie des organisations le CSO. Nous vous invitons à faire la connaissance de nos chercheuses et chercheurs en sciences humaines et sociales qui vont vous faire partager leurs travaux et la réflexion sur des sujets de société. Aujourd'hui nous recevons Charles Reveillere.

Installez-vous confortablement. Nous sommes ensemble pour une vingtaine de minutes.

CSO :

Bonjour Charles. Vous êtes un jeune chercheur, un jeune sociologue puisque vous avez soutenu votre thèse en novembre dernier, c'est-à-dire en novembre 2022. Nous y reviendrons dans quelques instants, mais avant cela, en quelques mots, j'aimerais que vous puissiez nous donner votre définition d'un objet de recherche.

Charles Reveillere:

Alors déjà, merci beaucoup de me recevoir dans le cadre du Podcast. Pour essayer de répondre en quelques mots à cette question bien vaste et centrale pour un ou une sociologue, je dirais que définir un objet de recherche est une manière de cadrer un phénomène social qui diffère de la représentation ordinaire qu'on s'en fait et qui permet de mieux la comprendre. Donc sur tous les sujets, sur les choses, on a des cas de représentations ordinaires et en faire un objet de recherche, c'est redéfinir les frontières, les regarder sous tel ou tel angle plus haut, qu'on considère qui change de nos habitudes pour voir des liens de causalité, par exemple explicatif, qu'on aurait du mal à voir dans l'ordinaire. C'est donc un processus de construction, ce n'est pas quelque chose qu'on pose a priori, c'est un processus de construction au cours de l'enquête et souvent en fait quand on a, quand on rédige, quand on intervient quelque part, on donne l'impression d'avoir un objet de recherche clairement défini, qu'on peut mettre en introduction d'un article. Alors qu'en fait, c'est un processus souvent qui a été très itératif, dialectique par des va-et-vient entre le terrain, la littérature qui existe, le fait de se démarquer des gens qu'ont déjà fait des choses, voilà c'est un tout dans l'ensemble des d'éléments qui ne sont pas que liés au phénomène.

CSO :

Votre thèse s'intitule, c'est vraiment un très joli titre « *Demain c'est loin et aujourd'hui c'est déjà trop tard. Vivre et gouverner le délogement dans deux espaces populaires en attente de rénovation urbaine* ». Alors cette thèse, je le précise, s'est déroulée sous la direction de Claire Lemercier et Jérôme Péliasse qui sont tous deux chercheurs au CSO. Pouvez-vous nous présenter de manière très synthétique cette recherche ?

Charles Reveillere:

Alors je travaille sur le vécu et sur le gouvernement du délogement dans les quartiers populaires.

CSO :

C'est un cas d'étude qui est situé à Marseille ?

Charles Reveillere:

C'est un cas d'étude qui est situé à Marseille même si j'ai fait un terrain exploratoire en banlieue parisienne qui me permet de répondre aux gens quand j'ai un peu des attaques. « Ah mais ce ne serait pas juste lié à Marseille ce dont tu parles ? » Je réponds non, non, mon objet de recherche justement je l'avais plutôt construit dans un terrain situé en banlieue parisienne qui m'avait justement amené à l'originalité qui a fait la thèse, qui est de me focaliser sur les séquences d'attente de l'action publique. Les séquences d'attente de la rénovation urbaine, autrement dit souvent je le formule comme ça, j'essayé de travailler sur ce qui se passe quand il ne se passe rien dans l'attente. C'est-à-dire que dans un espace populaire, on promet une rénovation à venir, on dit on va faire un gros projet d'aménagement, démolir telle ou telle rue, reconstruire telle ou telle chose. Le projet, en fait la mise en œuvre, a lieu 15, 20 ans plus tard parfois et donc j'ai travaillé sur toute cette séquence qui sépare le moment où il y a une annonce qui est faite d'un projet à venir et le moment de sa mise en œuvre.

CSO :

oui ça veut dire qu'il y a des habitants qui vivent en suspens d'une future rénovation et donc d'un probable déménagement.

Charles Reveillere:

Exactement ! et la thèse de la thèse, c'est un peu dire qu'il se passe des choses justement dans ces moments où il ne se passe apparemment rien. Et notamment en fait que la projection d'une action publique à venir, ça induit une forme d'inaction publique, de mise en suspens de la gestion courante des quartiers populaires ou de leur politique de peuplement, et surtout en fait, ça induit souvent la dégradation des quartiers populaires. C'est-à-dire que les politiques, sensées résoudre le mal des quartiers comme souvent elles s'en revendiquent, produisent en fait le mal-être aussi des quartiers, de part tout l'inaction publique et la mise en suspens de la gestion et de l'entretien qu'elles induisent dans toutes ces périodes très longues d'attente de la mise en œuvre. Et donc tout l'enjeu de la thèse, c'était d'analyser, d'avoir une entrée temporelle dans l'analyse des politiques urbaines et d'analyser comment cette question peut renouveler l'analyse des rapports de pouvoir qui structure les processus de rénovation urbaine.

CSO :

D'accord. Alors vous l'avez un peu évoqué. Justement, comment est venue à vous ce sujet puisque c'est vraiment l'objet de ce podcast. Pourquoi avoir choisi ce sujet-là ?

Charles Reveillere:

Alors à la base du fait de préoccupation disons assez personnelle d'engagement, même d'expérience d'engagement militant assez lointaine et de spécialisation de recherche un peu en sociologie du droit notamment, j'avais pour démarche d'observer les négociations entre des habitants délogés, les administrations qui les délogent et de voir la place qu'occupe le droit. J'avais donc cette espèce de projet défini assez rapidement, en fait en sortie de mémoire parce que j'avais travaillé sur totalement autre chose dans le cadre de mon mémoire, La Cour pénale internationale, donc ça n'a rien à voir. Disons que je suis arrivé avec peu de préparation dans la thèse, ce qui finalement était un peu une force, j'essayé de le convertir en une force parce que du coup j'étais très rapidement sur le terrain et je me suis dit, j'ai ce projet un peu général de suivi des négociations mais je veux surtout commencer par aller faire du terrain et voir ce qui ce qui en sort. Un des premiers résultats, de problèmes que j'ai rencontrés sur le terrain, c'est que j'avais l'impression de ne jamais être là au bon moment. J'avais l'impression de souvent arriver trop tôt ou soit d'arriver trop tard mais de toujours

rencontrer des habitantes et les habitants qui me répondait « Revenez à un autre moment, ce n'est pas maintenant, on nous a dit qu'il allait peut-être se passer quelque chose mais ça fait des années. » Du coup je me suis dit j'aurais dû soit arrivé au moment où on leur a dit il y a des années, soit je suis là trop tôt et en fait un truc va se passer dans deux à trois ans mais en fait il sera trop tard pour l'inclure dans la thèse.

CSO :

donc en fait il y avait ce problème de temporalité pour vous tous, à la fois pour les personnes que vous enquêtiez et puis pour vous-même.

Charles Reveillere :

Voilà exactement ! et en fait petit à petit je me suis dit, mais est-ce que ce n'est pas moi qui ait un problème dans mon cadrage. Si en fait je suis là, depuis je ne sais pas on va dire que j'avais déjà fait 15, 20 25, séances d'ethnographie dans les quartiers, rencontré beaucoup d'habitants. Et qu'est-ce que c'est que le bon moment en fait ? c'est-à-dire que moi-même je suis en train de considérer qu'il y a des moments plus légitimes que d'autres à observer et je pense qu'il y a un problème dans mon cadrage. Et c'est là qu'il y a eu une grosse bifurcation et c'est pour ça que c'est vraiment un processus, la définition d'un objet dans lequel les choses changent, évoluent. Il y a des ruptures et je me suis dit en fait, je crois que je vais en faire mon objet d'étude. Cette question de l'attente en elle-même et ça m'est venu comme je disais, c'est à la fois ça vient des terrains, mais aussi la confrontation avec la littérature et à ce moment-là du coup, je commence à lire la littérature spécialisée qui encore une fois, je connaissais très mal avant d'avoir commencé la thèse et je me rends compte qu'il y a un prisme événementiel très fort. C'est-à-dire qu'en fait les sociologues vont souvent conseiller d'arriver au moment sur les terrains, sur les quartiers rénovés, au moment où les dispositifs de relogement interviennent, juste avant ou juste après, pour comparer l'avant et l'après. Mais on a l'impression en fait que c'est vraiment un événement soudain et on va comparer son incidence, comparer qu'est-ce qui s'est passé six mois avant que le dispositif de relogement et six mois après, pour voir si ça a amélioré ou pas la vie de l'habitant ou de l'habitante en question. Il y a notamment un terme qui revenait dans la littérature qui est de se mettre en veille, en attendant que quelque chose se passe. On m'avait conseillé, on m'avait dit tu regardes plein de terrains en région parisienne, à Marseille. Tu attends qu'il se passe quelque chose et quand quelque chose se passe, là, tu vas sur le terrain et tu observes vraiment et en fait je me suis dit ça c'est un biais très fort. Ça veut dire qu'on considère qu'il y a tout un ensemble de périodes, qui sont des périodes de veille, dans lesquelles les objets ne sont pas encore là. On attend tout d'un coup que l'objet de recherche arrive, je me suis dit l'inverse et je me suis dit qu'il y a l'attente, ce n'était pas juste un objet transitoire, une période de veille, mais un objet pleinement légitime de recherche qui pouvait faire l'objet d'une thèse.

CSO :

Effectivement, ça a bien évolué entre le début de votre thèse et puis cette observation autour de l'attente.

Charles Reveillere :

C'était même la première phrase de ma conclusion, c'est un peu de dire qu'on pourrait considérer que mon travail de thèse est inachevé parce que je travaille sur la rénovation urbaine mais je n'attends pas qu'elle se fasse, je m'arrête avant le moment où elle advient. Il y a un peu une phrase qui est de dire : les classes populaires passent suffisamment de temps à attendre les politiques qu'on leur promet pour qu'on y consacre un travail de thèse ou qu'on en fasse un objet entier.

CSO :

J'imagine que parmi tous les témoignages, les analyses que vous avez pu faire auprès des habitants, vous avez peut-être des belles surprises, voire peut-être des difficultés auxquelles vous avez été confrontés, vous pouvez nous en dire deux mots.

Charles Reveillere :

Oui tout à fait notamment un terrain ethnographique par définition, ça implique une très forte immersion. Le fait de lier des interconnaissances avec les personnes sur le terrain, donc beaucoup d'émotion et c'est quelque chose qui a sa place pour moi dans la restitution, dans la présentation des résultats. Une belle surprise, je pense, que ça a été les premières réceptions de ma place que j'ai pu avoir sur les terrains. J'ai été forcément assez mal à l'aise venant de mon milieu, blanc, bourgeois d'arriver dans des quartiers populaires et je me demandais comment j'allais être reçu par les personnes à qui proposait de faire une thèse sur ce qui leur arrive etcetera... et j'ai été assez surpris par la force de clarification des choses et des lignes de clivage des militants et des militantes des quartiers ou des habitantes et habitants des quartiers concernés qui ont été très clairs dès que je suis arrivé. C'est-à-dire qu'il n'y a quasiment pas eu de malaise sur les deux terrains centraux, on m'a clairement dit dès le début « en fait tu viens nous observer. Ça va être du donnant-donnant, tu vas nous servir à quelque chose, tu as des ressources parce que tu es blanc, tu viens de telle origine, tu sais écrire, tu maîtrises un peu les questions juridiques. Donc c'est simple, en fait tu nous donnes des ressources pour nos mobilisations, nous accompagner dans les démarches » et j'ai bien aimé.

CSO :

C'était une relation de confiance en fait...

Charles Reveillere :

de confiance et aussi qui n'effaçait pas les rapports de domination qu'il peut y avoir entre la personne enquêtée et la personne qui enquête. Ils ne prenaient pas pour argent comptant et où les enquêtées elles et eux-mêmes, qui en fait, m'ont donné une place, qui reconnaissaient du coup le rapport de pouvoirs. Mais en fait, ils s'en sont servis, en fait ils ont utilisé les ressources que l'enquête pouvait apporter. Et c'est ce qui m'a permis, je pense, de rester longtemps sur les deux terrains, d'avoir des inter-connaissances très proches. Ça a été un peu du donnant-donnant asymétrique parce que j'arrivais en position dominante, mais du donnant-donnant tout au long de de l'enquête.

CSO :

D'accord et des difficultés ?

Charles Reveillere :

Du coup, ça a impliqué que j'ai eu plusieurs difficultés sur le terrain. Je pense qu'un élément du coup lié à cette relation de donnant-donnant et à cette immersion très forte, c'est que j'ai eu un terrain notamment un de mes deux terrains qui a été un terrain assez violent dans lesquels j'ai été amené petit à petit en fait à me retrouver au cœur d'une forme d'intermédiation clientéliste au sein d'un quartier populaire. C'est-à-dire que j'ai, - en fait c'est devenu un élément central de la thèse- observé de l'intérieur une intermédiation associative qui avait un rôle très central dans la distribution des biens qui étaient en jeu, en l'occurrence des logements pour des locataires en cours de relogement. Et dans un premier temps, j'étais assez à l'aise avec la relation instaurée. Moi j'avais un rôle d'accompagner dans les démarches etcetera, j'ai vu petit à petit un ensemble de choses. Disons qu'en fait, cette entité associative

qui était l'intermédiaire entre les habitants et un bailleur social, avait une pratique répressive des mobilisations des habitants. Sur le terrain, ce qui s'est passé, c'est que ça s'est très mal passé. Ça a commencé à tourner au vinaigre. C'est-à-dire dans un bâtiment, il y a eu un trafic de drogue, de traite sexuelle qui s'est installée. Rien n'était rénové, le bailleur n'entretenait plus du tout les biens, il y avait un risque d'incendie très fort. C'est même un terrain qui a fini par un drame et par le décès de quatre habitantes et habitants du bâtiment. Donc il y a une forte, très forte tension qui a commencé à se créer sur le terrain et moi j'étais membre de cette entité associative qui était une association de locataires et qui faisait le lien entre locataires et l'institution. Et au moment où ça a commencé à aller très mal et où il fallait intervenir en urgence, dénoncer des choses, judiciairement les pratiques du bailleur social qui n'entretenait plus les bâtiments au nom du fait qu'une démolition allait venir, cette association a bâillonné la mobilisation des locataires qui essayaient de dénoncer la situation. Je me suis retrouvé du coup- c'était la mauvaise surprise du terrain- en plein dedans et c'est un peu la question de jusqu'où, en tant que sociologue, on observe un bateau qui coule sans rien dire. Parce qu'en fait, c'est intéressant d'observer quelque chose qui coule et du coup j'en suis venu finalement à porter la voix, ça veut dire un peu même lanceur d'alerte sur le terrain. Mais j'ai toujours eu, parce que ça a fini par un drame, la question latente qui est de me dire à quel point le fait d'être ethnographe m'a amené à rester trop longtemps simplement observateur. Finalement, ça a fini par un conflit, mon exclusion de l'association, une mobilisation des locataires à laquelle j'ai participé, qui du coup n'était plus bâillonné directement par cette association, mais qui sait plus s'autonomiser, qui a eu d'autres problèmes et qui a été réprimée autrement. Il y a cette espèce de tension sur un terrain quand on travaille sur des drames. Là, c'était la logique de trajet, vous savez la logique de production d'un drame jusqu'à quand est-ce que la position d'enquêteurs et enquêtrices n'est pas un peu malsaine dans cette espèce de quelque chose dont on parlait beaucoup Olivier Schwartz, un sociologue, dans cette forme de voyeurisme qui va jusqu'à des situations parfois dures.

CSO :

Et comment peut-on se préparer ou comment peut-on se prémunir dans de telles situations ?

Charles Reveillere :

Je pense vraiment que c'est une décision qui peut se poser que au cas par cas. Moi, j'avoue que j'avais un malaise de départ comme je le disais tout à l'heure avec le fait d'intervenir sur ces quartiers-là et donc comme je disais ce sont les habitantes et les habitants qui ont vite résolu le malaise en m'imposant une position. Je n'ai jamais eu une position neutre sur le terrain et j'ai une position qui a été celle-là. Ma directrice, mon directeur m'ont toujours soutenu là-dedans, de me dire j'interviens très activement, j'essaie de modifier les processus. J'ai une position en gros de militants dans les deux terrains. J'ouvre la voie, je lance l'alerte quand quelque chose me choque etcetera... j'analyse les réactions du terrain aux perturbations que provoque la position de la personne qui observe. Ça fait partie des matériaux, il y a plein de choses qu'on voit par le fait d'agir sur le terrain. Par exemple, le fait d'être entré en conflit dans cette association, d'avoir tenté de lancer l'alerte sur la situation etcetera, ça fait que j'ai accédé à des matériaux qu'on voit très rarement qui typiquement des gens qui appellent pour menacer pour faire taire, des coups de pression etcetera qui sont des choses par définition qui restent dans l'ombre. Je pense que le conflit est producteur de matériaux très intéressants ; c'est souvent en me prenant la tête avec des enquêtés qu'ils ont lâché le truc qu'ils n'osent pas dire et qui lâchent depuis des années etc. Je n'ai jamais eu trop de croyance dans la posture un peu passive, dans l'idée qu'en fait on peut entrer sur un terrain sans le biaiser. Mais ce que je dis là est très mainstream ; enfin je pense que les ethnographes ont vraiment intégré cette idée et qu'elle est centrale dans notre démarche.

CSO :

Alors dernière question que je pose à chacun de mes invités. Selon vous, quelle est la place du sociologue aujourd'hui dans notre société ?

Charles Reveillere :

Je pense que la sociologie est une science politique, que le monde social est un monde qui est conflictuel. On pose souvent la question de, est-ce que le sociologue, l'assureur doit prendre position etc. Je pense que les sociologues doivent être réflexifs, qu'ils occupent une position, qu'ils prennent position dans un monde conflictuel dans lequel il y a des clivages. Ce qui fonde notre positivité scientifique, c'est la chance qu'on fait, c'est le fait d'être réflexif et réflexif sur d'où on parle, et comment on se positionne plutôt que de prétendre à tout type, à une forme de neutralité ou de non prise de position, qui en fait je pense un peu une aporie et qui a une position qu'on ne pourrait jamais occuper. Donc je suis vraiment en faveur d'une sociologie qui prend position. En revanche, je pense qu'un élément important, c'est de savoir définir l'étendue de la place qu'on doit avoir et les limites de la place qu'on doit avoir et je pense qu'on est parfois décrédibilisé par les sociologues qui prennent position sur trop de sujets. Ce qui fonde notre légitimité à prendre position, c'est l'enquête : ça commence et ça s'arrête là, c'est-à-dire qu'on occupe des positions, on est politisé etcetera. En fait, ce qui fonde notre capacité à parler d'une question, c'est le sujet du podcast, c'est qu'on a construit un objet scientifiquement, qu'on a enquêté. Moi, en l'occurrence, deux ans et demi sur une question, d'autres personnes des dizaines d'années... en fait savoir prendre position sur ce quoi on maîtrise au nom d'une enquête. Le gros danger du sociologue, c'est pour moi l'idée que ça nous donnerait une espèce de compétence à répondre aux questions de société, de manière générale, sur plein de différents sujets parce qu'en fait on a un regard éclairé sur les choses etcetera. Ça je pense que c'est très dangereux. C'est ce qui est fait souvent dans un ensemble de médias et c'est ce qui décrédibilise et empêche les sociologues qui enquêtent vraiment sur un sujet d'intervenir sur une question.

CSO :

et vous revenez sur de la méthodologie, sur une science...

Charles Reveillere :

Voilà, pour moi on intervient en tant que scientifique, d'une force politique donc engagé qui prend position mais qui prend position au nom de quoi, au nom du fait d'avoir enquêté sur le sujet dont elle parle.

CSO :

Merci beaucoup Charles.